

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 59 (1921)  
**Heft:** 50

**Artikel:** Kursaal  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-216830>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



**TABLEAU VILLAGEOIS**  
Le petit village.

Sur une pente toute verte,  
entre les bois de sapins et de hêtres,  
on voit une tache brune :  
c'est le village, avec son église,  
sa vieille église au toit moussu.  
A travers les lucarnes,  
on aperçoit les cloches qui jettent dans le ciel  
leur chant de fête.  
Les maisons sont trapues,  
comme écrasées sur le sol,  
à cause du grand vent  
qui vient de la montagne.  
Sous le large avant-toit,  
les petites fenêtres ressemblent à des yeux  
qui regardent là-bas se lever le soleil.  
Elles sont toutes pareilles  
avec un air de parenté.  
Dans la rue, on voit la fontaine  
au bassin de granit.  
Il y a le four avec sa gueule noire  
qui s'ouvre toute grande  
pour recevoir le pain des paysans.  
Il y a la pinte, le pressoir et la maison d'école;  
et celle du syndic, et puis  
celle du juge, la plus belle de toutes,  
avec son grand toit rouge  
et ses contrevents verts.  
Ils vivent là, dans leurs maisons,  
ayant chacun la sienne,  
avec la grange, avec l'étable,  
la cave et puis les dépendances,  
la cour, et le jardin  
où croissent les légumes.  
C'est là qu'ils vivent, c'est là qu'ils meurent.  
Et le dimanche, ils s'en vont à l'église  
quand les cloches sonnent pour le sermon.  
Leur vie est simple :  
ils soignent le bétail,  
fauchent leurs foins et leurs regains,  
lient leur blé et leur avoine.  
Et le lait de leurs vaches,  
ils le portent à la laiterie  
où l'on fait tous les jours  
le beurre et le fromage.  
Leurs habits viennent de la ville  
où ils vont quelquefois  
quand c'est jour de marché  
ou jour de grande foire...  
Et quand le village s'endort  
sous un ciel tout criblé d'étoiles,  
on entend, dans le vieux clocher,  
l'horloge égrener lentement les heures.

Jean des Sapins.

L'Amour de Jacques, par Charles Fuster. Edition du  
« Mon chez Moi », Lausanne. 1 vol. illustré, fr. 4.50.

Je connaissais Charles Fuster comme un délicat  
poète, chanteur des joies paternelles. Son émotion et  
sa sincérité vont droit au cœur.

« L'Amour de Jacques » m'a révélé le romancier.  
Ce dont je lui suis reconnaissant. Il prêche — sans  
paroles — l'évangile du renoncement et du sacrifice  
librement consenti.

Las des délices frelatés de la grande ville, Jacques  
Heurlin retourne dans son village natal, vers sa mère  
qui l'attend avec la patience des humbles dont l'exis-  
tence n'a connu que des devoirs.

Musicien rendu précocement célèbre par la vogue  
d'une romance populaire, l'enfant prodige oublie le  
passé louche et rênait à l'espoir. L'éternelle illusion  
d'un nouvel amour refléurit dans son cœur blasé.  
Mais bientôt l'impératif catégorique commande. Il  
faut abdiquer en faveur d'un rival sans défense et  
sans droits qui ne survivrait pas à la perte de sa  
petite amie d'enfance.

C'est tout et c'est assez. La fraîche idylle se dé-  
noue. Jacques ne veut pas édifier son bonheur tout

neuf sur des ruines. Le plus sage parti, c'est encore  
la fuite. Le musicien s'en va avec sa mère, déracinée  
de ce coin de terre qui la connut toujours, mais heu-  
reusement de représenter le foyer. F. G.



**L'ILE DES MARMITONS**

(Conte d'une vieille fille à ses neveux)

Ses compagnons sautèrent de joie à cette nouvelle  
et ils allèrent le rejoindre sur le rocher.

— *Santa Maria!* s'écria le pêcheur, que l'herbe est  
ici singulière!

Il avait raison de s'étonner: l'herbe de cette île  
était rouge, mais rouge comme du feu. Ils avaient  
devant eux une grande prairie qui ressemblait à des  
charbons ardents.

— Je ne veux pas marcher sur ce gazon! s'écria  
le joufflu; j'ai peur! Je donnerai six *carlins* à celui  
qui me portera sur son dos.

Césaro, sans l'écouter, s'élança dans la plaine; et  
comme il marcha dans l'herbe rouge sans se brûler,  
ses compagnons l'imitèrent.

Tandis qu'ils s'avançaient vers la grande route,  
ils aperçurent un autre marmiton qui tenait un fu-  
sil sous son bras et que suivait un grand chien de  
chasse.

— Il paraît, pensa Césaro, que dans ce pays les  
marmitons vont eux-mêmes chercher le poisson et le  
gibier qu'ils doivent accommoder.

Au même instant, il leva les yeux et aperçut un  
troisième marmiton, perché sur un arbre et cueil-  
lant des prunes: ce qui le confirma dans son opi-  
nion.

Mais comme ils approchaient de la ville, ils virent  
venir une belle voiture à quatre chevaux, avec deux  
petits marmitons en postillons et dans laquelle se  
pavanait un gros marmiton, qui avait l'air fort in-  
solent.

Cette fois, les trois voyageurs se regardèrent avec  
étonnement, et le petit joufflu s'écria:

— Par saint Janvier! c'est un pauvre pays que ce-  
lui où les marmitons vont en voiture!

Enfin, ils arrivèrent aux portes de la ville; mais à  
peine étaient-ils parvenus à la barrière, qu'un grand  
marmiton, d'une physionomie grave et soupçonneuse,  
vint leur demander leur passe-port.

— Nous sommes de malheureux étrangers qu'un  
nauffrage a jetés dans cette île, répondit Césaro, et  
nous réclamons l'hospitalité.

Le grand marmiton parut satisfait du ton de fran-  
chise et de dignité qui accompagnait ces paroles.

— Hâtez-vous, messieurs, dit-il, d'entrer dans cette  
galerie; je craindrais, pour vous, un malheur, si l'au-  
torité vous surprenait dans cet habit. Ce pays a des  
usages singuliers, j'en conviens; ce n'est pas un  
crime de les ignorer, mais ce serait une folie de les  
braver. Suivez-moi.

En disant ces mots, il conduisit les enfants dans  
une vaste chambre où l'on déshabillait les voyageurs;  
et il fit apporter à chacun d'eux, selon leur taille,  
un habit de marmiton.

— La reine Marmite, qui gouverne ce pays, conti-  
nua le grave marmiton, regarde l'art de la cuisine  
comme la base élémentaire d'un sage gouvernement:  
c'est pourquoi elle prescrit ce bizarre costume à tous  
ses sujets. Les étrangers même sont forcés de l'adop-  
ter, et l'imprudent qui refuserait de se soumettre à  
cette loi risquerait d'être mis en prison ou d'être  
massacré dans les rues.

Césaro et le pêcheur changèrent leurs habits sans  
murmurer; mais le gros joufflu ne voulut rien en-  
tendre aux excellentes raisons qu'on venait de lui  
donner:

— Je ne veux pas être marmiton! s'écria-t-il en  
frappant du pied avec fureur; grâce au ciel, je  
suis assez riche pour n'avoir besoin de servir per-  
sonne; je ne veux pas faire la cuisine, je ne veux  
pas être marmiton: s'il le faut, je payerai plutôt un  
remplaçant!

On eut beau lui expliquer qu'il ne s'agissait pas

de faire des sauces, que cet habit étant celui de tout  
le monde ne l'engageait en rien; on eut beau lui ré-  
péter que ce gros marmiton qu'ils avaient vu passer  
dans cette belle voiture était un sénateur, un des  
hommes les plus riches et les plus considérés du  
pays; il n'y voulut rien comprendre, et l'on fut forcé  
de le mettre en prison.

IV

Le Bonnet de coton.

Césaro venait de terminer sa bizarre toilette, lors-  
qu'il entendit un grand bruit de tambours, de trom-  
pettes, de tanfares, qui le fit tressaillir de plaisir;  
il s'élança dans la rue et arriva bientôt sur les rem-  
parts de la ville, où toutes les troupes étaient ras-  
semblées pour la revue. Ce fut alors qu'il vit une  
fourmilière de marmitons s'agiter dans toutes les  
rues, les uns à pied, les autres à cheval, d'autres  
aussi montés sur des canons: c'était un spectacle  
admirable.

Les musiciens s'avançaient, frappant avec des cuil-  
lers d'argent sur de belles casseroles bien brillantes;  
c'était une harmonie délicieuse: les tambours-majors  
élevaient en l'air un superbe tourne-broche, tout en  
or, qui valait bien la grosse canne des tambours-majors  
européens, et qu'ils faisaient tourner sur leur  
tête avec beaucoup de grâce. Les marmitons d'élite,  
montés sur de magnifiques chevaux, attirèrent d'a-  
bord tous les regards: nos carabiniers seraient de  
petits marmitons à côté de ces marmitons-là, et je  
vous assure qu'en les voyant si bien armés, si fiers,  
si terribles, il ne venait à personne l'idée de leur  
demander des petits pâtés.

La reine Marmite, placée sur une estrade et entou-  
rée de ses marmitons d'honneur, saluait son peuple  
avec bienveillance et paraissait fort satisfaite de la  
belle tenue de ses troupes.

Césaro regardait tout cela sans trop s'étonner; il  
savait bien que tous les peuples diffèrent dans leurs  
usages, et, d'ailleurs, il se rappelait avoir entendu  
raconter que, dans un certain pays, pas très éloigné  
du sien, tous les habitants étaient contraints, à cer-  
tains jours, à se vêtir en militaires, quels que fus-  
sent leur goût, leur profession; que ces jours-là, cha-  
que citoyen, excepté pourtant les militaires, était  
obligé d'être soldat, avec fusil, giberne et sac sur  
le dos. Ah! il n'y avait pas à dire, il fallait être  
guerrier, fussiez-vous colleur, cordonnier, confiseur,  
pâtissier. Césaro trouvait donc très simple, puisqu'il  
y avait un pays où les pâtisseries montaient la garde,  
qu'il y en eût un aussi où les marmitons fissent la  
guerre.

(A suivre.)

Mme de Girardin.

ROYAL BIOGRAPH. — Le nouveau programme  
du Royal Biograph comporte deux films de tout  
premier ordre: *La Maison des Supplices*, grand dra-  
me en 4 actes, et *Sur la Route*, comédie humoristi-  
que en 3 actes. *La Maison des Supplices* est un suc-  
cès de plus pour la remarquable firme américaine  
Goldwynn. *Sur la Route* est un film qui plaira à  
chacun de par l'originalité du scénario. Dimanche  
11, deux matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

KURSAAL. — La salle ne désemplit pas à Bel-  
Air. Tous les soirs, on refuse du monde. Et le succès  
va croissant! C'est pourquoi la série de la triomphale  
opérette est prolongée jusqu'à mercredi, tous les  
soirs, à 8 h. 30, avec une toute dernière matinée  
dimanche, à 2 h. 30. Nouvelles danses caractéristi-  
ques de Mlle Moa Mandu. Mercredi 14 décembre,  
17me et irrévocablement dernière de *Phi-Phi*.

Jeudi, relâche. Vendredi 16, création à Lausanne  
de: *Les Fétards*.

**PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD**

Photographies .. Agrandissements  
.. .. Travaux pour amateurs! .. ..

*Noblesse*  
vermouth délicieux  
**SE BOIT GLACE** G. 162 L

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT.  
J. MONNET, édit. resp.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.